

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50
4 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur
Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 16 Février 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

Le Pardon de Ploërmel.

La représentation de lundi dernier était attendue avec impatience par ce public, plus nombreux qu'on ne croit, et chez lequel le culte des intérêts matériels n'a pas étouffé le sentiment du beau. Il est encore, Dieu merci, des gens qui préfèrent aux émotions grossières qui passionnent la foule les intimes et délicates jouissances de l'esprit. C'est pour eux qu'une œuvre nouvelle a de l'importance ; ils s'attachent au développement de la pensée de l'auteur ; ils le suivent partout où il lui plaît de les entraîner, approuvent ou combattent ses théories, et sans s'arrêter à la surface, poursuivent l'idée sous la forme, et creusant jusqu'au fond des choses, n'endossant pas une opinion toute faite, ne prennent de parti dans la discussion qu'après avoir réfléchi.—Il ne s'agissait de rien moins que d'un opéra nouveau de Meyerbeer, et après tout le bruit qui s'est fait autour du *Pardon de Ploërmel*, amis ou ennemis, enthousiastes ou détracteurs avaient hâte

de juger si le *maître* était resté au-dessous de lui-même ou avait ajouté un nouveau fleuron à sa couronne. L'épreuve a été favorable, et le *Pardon* est devenu le digne pendant de *l'Etoile du Nord*.

Nous ne parlerons pas aujourd'hui de la partition ; il faut plus d'une audition, quand il s'agit de Meyerbeer, pour se rendre compte des effets cherchés et produits. Ce génie puissant et original ne se laisse pas facilement pénétrer ; les adeptes seuls ont la clé de ses arcanes, et, comme au temps des mystères, il faut une initiation.

Quelques-uns ont critiqué, mais à tort selon nous, le poème du *Pardon de Ploërmel*. — C'est une légende bretonne intéressante et bien contée. — Jugez-en. — Hoël aimait Dinorah, et le jour où ils devaient s'unir un incendie a dévoré la ferme du père de la fiancée ; Hoël veut conquérir la fortune pour celle qu'il aime ; mais, pour arriver à ce but il doit rester pendant un an caché dans la forêt de *Braulgande*, sans adresser la parole à aucun être vivant ; à cet instant-là, et quand reviendra la nuit du grand pardon, à l'heure de minuit, les Dolmens se soulèveront à son approche, et les Korigans lui laisseront ravir

les trésors dont Satan leur a confié la garde. — Hoël s'éloigne donc ; mais, dans l'intervalle, Dinorah, qui s'est cru abandonnée, est devenue folle, et nous la retrouvons cherchant partout son fiancé en compagnie de sa chèvre. C'est à ce moment-là que commencent l'intrigue et la pièce elle-même. — Hoël est en quête d'un compagnon pour aller à la recherche du trésor ; il rencontre Dinorah qui promène sa triste folie au milieu des bruyères, mais il ne la retrouve que pour la voir disparaître dans les flots d'un torrent débordé ; il se précipite à son secours, la ramène sur la rive et persuade à Dinorah, que cette violente secousse a ramenée à la raison, que tout ce qui s'est passé depuis un an n'est qu'un rêve. — Il y réussit, car au même instant les cloches de l'église appellent les fidèles pour le grand pardon ; Dinorah se retrouve au milieu de ses jeunes compagnes, l'autel est prêt, et Hoël, guéri de sa passion de l'or, va jurer fidélité à Dinorah.

Si M. Meyerbeer fût venu à Lyon, il eût été satisfait du soin avec lequel son œuvre a été montée. — Il faut le reconnaître, jamais opéra ne fut étudié avec autant de soin, jamais mise en scène

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. SOLOMÉ.

(Suite. — Voir l'avant-dernier numéro.)

L'ange tutélaire, mélodrame pur sang, fut un triomphe pour Solomé qui y jouait un rôle de bandit. Quoique acteur médiocre, M. Solomé n'était jamais déplacé dans aucun rôle.

Mais vous le savez, mon cher lecteur, les régisseurs sont toujours en butte aux caprices des acteurs et surtout des actrices.

Au temps heureux de 1820, régnait au théâtre la bienfaisance sans orgueil et Solomé en fut le

type. Lorsque notre bon camarade Prudent, qui vit encore à Paris, eut éprouvé à Marseille une chute inévitable à cause de ses opinions bonapartistes pour lesquelles il avait combattu à la barrière de Clichy en qualité de volontaire parisien, ce fut notre bon Solomé qui le reçut et lui donna tous les secours et les conseils d'un ami. J'ai relaté ces faits dans la biographie de Prudent que j'ai publiée dans l'Entr'Acte.

Je le répète, la bienfaisance existait dans nos théâtres alors, et grands comme petits artistes, chacun, selon ses moyens et ses appointements, contribuait autant que possible à augmenter le secours que demandait un camarade sans emploi. Maintenant j'en connais qui sont sans engagement, mais l'on n'y prend pas plus garde que s'ils n'existaient pas. Je ne veux pas parler de ma personne ; tout Lyon sait bien que je ne suis pas engagé, mais M. Delestang, depuis qu'il est à la tête des théâtres de Lyon, est toujours venu à mon aide *en dépit de mes bons amis*, que je

connais très-bien pour m'avoir desservi auprès des membres du Comité de notre association dramatique ; mais grâce à deux délégués nommés depuis peu de temps, Eugène Bondonis et le jeune et bon Frank ; grâce à la vérité qu'ils ont dite, l'association est revenue d'une erreur qui n'en était pas une pour ceux qui disaient : « Oh ! Jérôme Coton n'est pas malheureux, il est bien couvert et jouit d'une bonne santé, il n'a besoin de rien. »

Je leur ai répondu plusieurs fois :

Pour être utile à l'opulence,
On se ruine tous les jours,
Tandis qu'à l'obscur indigence
On refuse un léger secours.

Ils ne m'ont rien répondu. Du temps de M. Solomé, comme je l'ai dit plus haut, on répondait : « Quand un homme est dans le malheur, on ne l'interroge pas, on le sauve. »

M. Solomé était un vrai phénomène par l'activité qu'il apportait dans la mise en scène des ou-

ne prodigua plus de décors splendides. — Quant aux artistes, ils nous avaient habitués à bien des miracles de leur part, et cependant cette fois-ci nous nous trouvons encore en reste d'admiration et d'étonnement. — MM. Ismaël dans le rôle de Hoël, et Holtzem dans celui de Corentin, M^{lle} Léontine de Maësen sous les traits de Dinorah, ont fait des merveilles de science et de talent. — M. Ismaël a été surtout applaudi dans l'air du premier acte : *O puissante magie, ivresse de mes sens*, et dans la romance du troisième acte ; — M^{lle} L. de Maësen, dans l'air : *Ombre légère*, du deuxième acte, et le duo avec M. Ismaël, a électrisé la salle ; — M. Holtzem a chanté avec un grand charme : *Ah! que j'ai froid! ah! que j'ai peur!*

Le soin religieux avec lequel *le Pardon* a été monté perce jusque dans les moindres détails ; ainsi, les personnages les moins épisodiques ont été confiés à des artistes dont le mérite est d'une valeur incontestée ; M^{mes} C. de Maësen, Bourgeois, Quesnet et Gourdon, MM. Filliol et Metzler avaient à interpréter des rôles de chasseurs, pères ou chevriers, et le public leur a témoigné par ses bravos toute la satisfaction qu'il éprouvait de leur voir donner, par leur présence à cette représentation, un caractère de perfection et d'ensemble que Paris aurait certainement de la peine à rencontrer.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

La chronique de la semaine est facile à faire pour les Célestins. — Pendant trois jours *la Dame de Monsoreau* a continué à voir accourir près d'elle le cortège de ses nombreux, fervents et fidèles admirateurs. — L'immortel Chicot et

vrages soit parisiens, soit lyonnais. Il avait déjà fait oublier MM. Cerise, Boëcheresse, Jolivet, Armand-Croisette, comme metteur en scène.

M. Ribier, qui était un fin matois pour le même genre, disait : « Oh! j'ai un remplaçant digne de moi ; » et quand notre directeur disait cela, on pouvait s'en rapporter à lui.

On monta *Jehan de Calais ou le Célèbre marin*, mélodrame bien charpenté et d'une intrigue surprenante. C'était pour le troisième début de M. Melchior, artiste de mérite, qui sortait de l'Ambigu-Comique de Paris. Solomé créa dans cet ouvrage le rôle difficile de Rustan, l'inconnu des îles Canaries ; il fit ressortir le caractère brusque et emporté de ce personnage, qui fut repris en 1817, pour la rentrée de Thérigny, par Prudent, qui ne put y faire oublier M. Solomé.

JÉRÔME CORON.

(La suite au prochain numéro.)

le brave Bussy ont continué aussi de donner et de recevoir de grands coups d'épée ; le traître duc d'Anjou et le plus traître Monsoreau n'ont pas manqué de soulever les légitimes colères du parterre. — Diane a fait miracle au feu de la rampe, les ors rutilants de sa blonde chevelure, et non moins blonde qu'elle, Jeanne de Saint-Luc, a persévéré dans ses grâces mutines et coquettes. — Le roi Henri, suivi de ses inséparables mignons, ne s'est pas lassé de promener son royal et incommensurable ennui, et la foule nombreuse comme aux premiers jours, ardente, passionnée, n'a pas voulu en avoir le démenti, et ses bravos se sont toujours prolongés au-delà de la chute du rideau.

Un autre jour, M. Perrichon a recommencé son voyage, et pour peu que cela dure, j'ai peur que nouveau juif-errant il ne soit condamné jusqu'au jugement dernier à partir de Paris en compagnie des amoureux de sa fille pour visiter la Suisse et buriner dans son style homérique sur un livre d'auberge : *Ah! que l'homme est petit vu au haut de la mère de glace!*...

Les Femmes fortes ont fait leur seconde apparition, et Jonathan-Devaux, ce demi-ours américain, ce sauvage à moitié civilisé, se laissant apprivoiser par les grâces mignardes et patelines de M^{lle} Claire-Lobry, enchevêtrer dans un fil de soie et qui plus est marier, finit par conquérir toutes les sympathies du public et surtout de la partie féminine de ce même public, tant il y a d'indulgence dans la femme, tellement cet être faible aime dompter la force, la voir à ses pieds et réaliser ainsi le vieux mythe d'Hercule filant aux pieds d'Omphale.

Au jour et à l'heure dits, *les Massacres de Syrie* sont venus étaler et développer sous nos yeux cette brûlante question d'Orient. Si j'étais journal politique, je profiterais de l'occasion pour servir à nos abonnés une tartine assez bien réussie que je tiens en réserve pour le jour où il me sera permis de *Courrier-de-Lyonnaliser*. — En attendant, comme j'ai l'oreille encore saignante du sifflement de balles, des notes stridentes de la trompette guerrière, comme j'ai le cerveau plein de hennissements de chevaux indomptés, de cris d'alarme ou de victoire, je me borne à vous dire, tout ému de ce que j'ai vu et entendu, allez ce soir, demain et tous les jours, peut-être, contempler cette grande figure d'Abdel-Kader ou ce sauvage émir des Druses, en un mot, allez voir ce protocole diplomatique rédigé par M. Victor Séjour à sa façon sur *les Massacres de Syrie* et vous ferez, comme hier la salle tout

entière l'a fait, vous applaudirez et vous rappellerez...

J'allais indiquer quelques noms, mais le public a rappelé tous les artistes qui avaient pris part à cette représentation ; je vous renvoie donc au programme.

CH. MAUJAS.

Nous rappelons à nos lecteurs que la séance concert annuelle au bénéfice des jeunes aveugles pensionnaires à titre gratuit de l'institution spéciale fondée à Lyon par M^{mes} Louise et Hélène Frachon, aura lieu dans les salons de l'hôtel de Provence, place de la Charité, dimanche prochain 24 février, à 7 heures et demie du soir.

Nous le répétons, le programme est des plus variés, et sous le rapport musical il a été choisi avec le plus grand soin, ainsi qu'on peut en juger par ces quelques fragments :

L'ouverture de *Norma*, exécutée à quatre mains sur le piano ;

Un duo sur le *Domino noir* et les *Souvenirs de Bellini*, pour piano et violon ;

La *Romance des Hirondelles* et une fantaisie sur le *Barbier de Séville*, pour piano seul.

Ajoutez à cela de la poésie, des romances et les exercices des petites bénéficiaires, et vous pourrez juger des attraits que cette séance offrira aux nombreuses personnes qui s'y rendront.

F. BOILY.

CIRQUE MARSEILLAIS.

Notre public ne laisse échapper aucune occasion d'aller applaudir les artistes qui composent le Cirque Marseillais, c'est dire que chaque soir la vaste construction du Cours Napoléon est garnie de spectateurs. Cet empressement est plus que justifié par la grâce et l'agilité des écuyères, la force et l'intrépidité des écuyers et l'adresse prodigieuse des clowns.

Tous rivalisent de zèle et de talent et nous serions fort embarrassés pour dire qui nous préférons de M^{les} Francisco ou Lucie Priani, de MM. Francisco ou Varin, Alexandre ou Clotty, Francis ou Emile.

Chaque jour le jeune Erber excite l'admiration du public par des exercices devant lesquels reçoieraient bien des écuyers accomplis.

Nous devrions bien dire quelques mots des chevaux dressés soit en haute école soit en liberté, mais l'espace nous manquant nous le ferons dans notre prochain numéro.

F. B.

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Voici les derniers bals, et cette année comme les précédentes M. ANTONY LAMOTTE vient les animer par ses joyeuses compositions.

Nous avons souvent déjà exprimé notre opinion sur M. LAMOTTE, nous ne pourrions aujourd'hui que répéter les éloges que nous avons plusieurs fois décernés à son talent, soit comme compositeur, soit comme chef d'orchestre.

Le répertoire que M. LAMOTTE apporte cette année ne peut qu'ajouter à sa réputation par les beautés musicales qu'il renferme et les difficultés de composition que M. LAMOTTE a su vaincre.

La première nuit féerique dirigée par M. LAMOTTE aura lieu le samedi 23 février. Ce bal, nous pouvons le prédire d'avance, réunira à l'Alcazar l'élite de la jeunesse lyonnaise.

F. BOILY.

UNE LETTRE ANONYME.

XIX. — UN SCÉNARIO DE SALON.

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

M^{me} Legrand releva la tête et fixa ses yeux sur Tristan. Pour la première fois, ils échangèrent un de ces regards par lequel deux âmes s'unissent dans une pensée profonde.

— Vous savez, dit-elle à M^{me} Thyriannel, que je dois partir demain pour ma campagne de Bougival, et que je vous fait aujourd'hui ma visite d'adieu.

— Que vas-tu faire? interrogea Kéno quand ils se retrouvèrent seuls dans leur appartement.

— Mes malles, répondit Tristan. Tu les feras emmagasiner demain au chemin de fer de Lyon. Voici une inscription de rente de 500 fr. et ma procuration. Tu iras chez un agent de change lundi, et tu lui diras de vendre à quel cours que ce soit.

— Et où vas-tu?

— Demain à Bougival, ensuite à Milan.

Kéno s'assit.

— Égoïste, dit-il.

Tristan lui prit la main.

— Égoïste toi-même.

XX. — LA FIN DU ROMAN.

Trois jours après, Kéno reçut la lettre suivante :

Bougival, 49 juin.

Je te reviens, ami, non pas comme le pigeon de la fable, déplumé, désillusionné, traînant l'aile et guéri des voyages, mais le cœur plein de

chansons et de soleil. Tu avais bien raison de m'appeler égoïste: je suis si complètement heureux que tes reproches les plus mérités ne m'ôtteraient rien de cet égoïste bonheur. Tu attends la fin de mon roman, n'est-ce pas? La voici :

En arrivant à Bougival, le premier passant m'a indiqué la grille à flèches dorées à travers laquelle on aperçoit le toit d'ardoises de sa maison de campagne, située sur les bords de la Seine, et masquée par des massifs épais semés comme des îles de verdure sur une immense pelouse.

Au premier coup de sonnette, apparut une belle jeune fille, aux allures timides et distinguées, qui me demanda mon nom.

Je lui tendis ma carte. Elle ouvrit la grille.

Cette jeune fille est une orpheline qu'elle a fait élever au couvent des Dominicaines de Langres et dont elle a fait sa demoiselle de compagnie.

Elle me fit entrer dans une salle vitrée, au rez-de-chaussée, où elle me pria d'attendre, et revint au bout de quelques instants.

— M^{me} Legrand est visible, me dit-elle.

Je la suivis jusqu'au premier étage.

Arrivés sous un vestibule garni de fleurs qui sert d'antichambre, elle me montra une porte entr'ouverte :

C'est ici, monsieur.

Puis elle se retira.

Je sentis mon sang refluer à la poitrine et mon visage pâlir. Chaque battement de mon cœur sonnait dans ma tête comme une cloche lancée à la grande volée.

Je fis un effort. J'ignore combien la vie d'un homme durerait de minutes, s'il pouvait la dépenser dans une pareille concentration de volonté: j'étais en face d'elle.

Elle était assise auprès de la fenêtre. En me voyant, elle se leva vivement, vint à moi, s'arrêta une seconde et m'enveloppa dans ses bras. Je la sentais frémir. Je la fis asseoir, ou plutôt je la portai sur un canapé et je m'assis auprès d'elle. Sa tête se pencha sur mon épaule, et je la regardais les yeux noyés de larmes.

Enfin nous avons parlé; mais je ne me souviens de rien, et cela ne saurait s'écrire en aucune langue.

Une fois calmes et maîtres de nous-mêmes, elle m'a fait visiter son parc.

— Voici, m'a-t-elle dit en s'appuyant sur mon bras, le chalet que vous habiterez. Je l'ai fait préparer pour vous... il y a longtemps.

Elle m'avait déjà fait recommencer trois fois l'histoire de ma confession générale, lorsqu'on

vint nous annoncer que le dîner était servi. Je croyais que les amoureux ne mangeaient pas. C'est une mauvaise plaisanterie accréditée par les romanciers. Je t'assure que nous avons dîné comme deux collégiens mis au pain sec pendant toute une semaine.

Mon chalet est entouré par d'énormes sapins dont les branches entreraient par les fenêtres si on n'avait pas eu le soin de les couper. J'y ai trouvé mes auteurs, mes cigares et jusqu'à des meubles dont elle m'avait entendu faire quelque soir une description pompeuse. Nous y sommes restés fort tard. Ah! mon ami, comme nous nous sommes moqués de notre froideur et de nos grands airs d'autrefois! Comme nous rattrapons le temps perdu! Comme nous sommes heureux!

Le matin, elle vient elle-même frapper de bonne heure à mes volets, et nous faisons une promenade avant déjeuner. La journée se passe comme par enchantement. Le soir, quand la nuit est venue, nous prenons son canot qu'elle a baptisé de ton nom: «le Kéno» et je remonte le cours de la Seine. Quand je suis fatigué, nous le laissons descendre à vau-l'eau, de bec, de flanc, comme il veut, et nous reprenons nos causeries.

Après le dîner, nous faisons des parties d'échecs. Elle savait que j'aime ce jeu, et elle a pris des leçons du vieil ami de M^{me} Thyriannel. Dans les commencements, elle me donnait à baiser le bout de ses doigts quand j'avais la faiblesse de perdre. Il va sans dire qu'elle gagnait régulièrement toutes les parties. Se croyant alors d'une force supérieure elle me proposa de jouer un baiser sérieux. Eh bien! mon ami, j'ai perdu, mais par sa faute. Comment veux-tu que je suive une partie quand elle me parle et que je la regarde? Malgré cela, je l'ai embrassée. Maintenant, j'en abuse.

Voilà notre vie, mon ami. Parfois, je songe à tout ce bonheur qui fait mon âme trop pleine, et je voudrais jeter mon anneau à la mer. Tu m'écrivais un jour:

«Un ami est un livre rare, tiré à un seul exemplaire, dont nous lisons une page tous les jours jusqu'à ce qu'une femme nous l'arrache des mains.» Tu n'as plus d'ami, mon pauvre Kéno, elle te l'a pris tout entier, pour l'ensevelir dans le linceul d'or de son amour.

Il y a des moments où il me semble que je fais un beau rêve et que je vais être éveillé par le grincement de ton odieux chevalet... le grand, tu sais?... Et cependant, elle est là, près de moi, qui s'ennuie, et elle me dit: «Monseigneur Tristan écrit de bien longues lettres à notre ami Kéno.»

Je l'avais appelée Jalouse, et il a fallu lui demander pardon. Ah ! si tu voyais comme elle est belle.

Minuit.

« Je viens de relire cette banale histoire du bonheur que j'écris au courant de la plume, et je m'aperçois que je n'ai pas dit tout ce qui pouvait t'intéresser.

» Le numéro du *Journal des Débats* a été acheté à un marchand du boulevard.

» Comme nous le pensions, elle avait fait disparaître toutes les traces de son travail. Voici l'explication qu'elle m'a donnée du lambeau d'histoire romaine tombé entre nos mains. Sa femme de chambre était entrée pendant qu'elle composait sa lettre, elle s'était levée précipitamment et lui avait dit en marchant à sa rencontre : « Je n'ai pas appelé. » L'air, agité par sa robe, aura fait voler à terre ce morceau de papier qui a été balayé. Voilà pour *Claude*. Quant à *Tristan*, tu le trouveras dans *Quentin Durward*, traduction Defaucompret.

» Elle est allée à Ville-d'Avray par le chemin de fer rendre une visite à M^{me} Delorme, et elle a jeté sa lettre à la poste elle-même.

» Tout est préparé pour notre mariage, et nous serons demain à Paris. Elle a écrit hier à M^{me} Thyriionnel. Dans huit jours, nous serons à Gènes.

» A demain, Kéno,

» Ton frère de cœur,

» CLAUDE TRISTAN. »

CHARLES JOLIET.

TURLUPIN.

Turlupin (malchameux, malheureux) fut créé à la fin du sixième siècle, à l'hôtel de Bourgogne, par Henri Legrand dit Belleville, qui joua pendant plus de cinquante ans sous un costume ayant beaucoup de rapport avec celui de Brighella quant à la forme, et tenant un peu de l'arlequin pour ses couleurs.

Turlupin était fécond en quolibets, calembours, coq-à-l'âne, amphigouris, et en ce genre de plaisanteries qui prirent de lui le nom de *turlupinades*. Comme la plupart des farceurs français d'alors, il prenait son bien où il le trouvait : mais la source la plus féconde était surtout Rabelais. *Les Bigarrures et touches du seigneur des Accords, les Apophthegmes du sieur Gaulard, ainsi que les vaillants faits d'armes de Bolorospe*

durent fournir matière à Turlupin pour broder et amplifier sur des textes dans le genre de celui-ci :

« Habillé de vert (de gris), parfumé comme un jambon d'odeur (de sainteté), et enveloppé d'un manteau (de cheminée). Il rencontre une dame parée d'une belle robe (d'avocat), d'une fine fraise (de veau) et d'une riche côte (de melon), bordée d'un filet (de vinaigre). » Ensuite faisant la description de son héros : « Il a un corps (de garde), une tête (d'épingle), un cou (de tonnerre), des épaules (de mouton), des bras (de mer), une main (de papier), un pied (de cochon), un dos (d'âne), une langue (étrangère), une haleine (de savetier). Il était fort bien vêtu, il avait de belles chemises de toile (d'araignée), un rabat de point (du jour), une culotte de bœuf)... Sa maison était bâtie de pierres (philosophales), soutenue de piliers (de cabaret), et on y entrait par deux cours (de chimie), d'où on montait vingt-cinq degrés (de chaleur), et on se trouvait dans une grande chambre (de justice)... Il courait à la chasse suivi d'une meute de chiens (dent), de quatre valets (de pique), monté sur des chevaux (de frise) portant des laes (d'amour) et des filets (de canards)... Il visitait souvent ses châteaux (en Espagne), ses terres et ses champs (de bataille)... et mourut d'une chute (d'eau), etc., etc. »

Turlupin, était un homme rangé, marié, qui ne souffrit point que sa femme montât sur le théâtre, et qui vivait en bourgeois. Il passait de longues heures dans l'étude de ses rôles. « Il étudiait son métier assez souvent, et il arrivait quelquefois que, comme un homme de qualité qui l'affectionnait l'envoyait prier à dîner, il répondait qu'il étudiait. » Louis Legrand, fils du précédent, soutint la célébrité de son père. Il débuta sous le même nom de Turlupin le 15 décembre 1620 et vécut jusqu'en 1655.

MAURICE SAND.

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Un journal algérien, en rendant compte des assises de Constantine, cite un incident qui n'a pas de précédent dans les annales judiciaires, et qui a fort égayé la Cour et l'assistance.

Mohammed-ben-Sassy comparaisait sous la prévention de coups et blessures qualifiés, c'est-à-dire ayant occasionné pendant plus de vingt jours une incapacité personnelle de travail.

D'après l'acte d'accusation, il avait, dans une rixe, cassé d'un coup de bâton le bras de son adversaire.

Mohammed commença par nier comme un beau diable le fait qui lui était imputé; mais, accablé par les preuves et comprenant le peu d'effet que ses dénégations produisaient sur l'esprit de la Cour, il changea tout-à-coup de système et avoua la rixe; mais il prétendit avoir reçu lui-même des blessures graves. *Chuf, Moussieu la Cour*, s'écria-t-il en s'adressant au président; moi aussi j'ai été blessé là et encore là; — et il indiquait tour à tour son œil et son bras. Rien de singulier jusqu'alors; mais comme à ce qu'il paraît, son adversaire ne s'était pas contenté de l'attaquer par devant, il releva, avec la majesté que les Arabes apportent aux actes les plus ordinaires, le burnous dont il était revêtu, et découvrit aux yeux de la Cour, ébahie à bon droit, le visage auquel M. Purgon, du *Malade imaginaire*, avait coutume de s'adresser plus souvent qu'à l'autre.

Un éclat de rire général a accueilli cet étrange argument, et Mohammed en a été quitte pour une année de prison.

(Le Passe-Temps du Havre.)

MÉLANGES.

On lit sur un écriteau, dans la rue du Port-du-Temple à Lyon :

BONS VINS
DE PROPRIÉTAIRES
NOUVEAUX
CHEZ LE POËLIER
A 15 SOUS.

PROBLÈME : Si, parce qu'il a de bons vins de propriétaires nouveaux, le poëlier est à 15 sous, à combien sera-t-il s'il arrive à se procurer des vins de propriétaires vieux? *That is the question!*

POUR TOUS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.